

## UN TRAIN D'ENFER

Ce matin-là, le réveil de Nathalie ne sonna pas. Quand elle ouvrit les yeux, elle ne comprit pas immédiatement ce qui se passait. « Huit heures trente... » Était-elle dimanche ou lundi ? La brume des rêves planait encore dans son esprit et les jours se ressemblaient tellement quand on vivait seule. Elle fit un gros effort pour réfléchir, se remémorer ce qu'elle avait fait la veille... « Bon sang, on est lundi ! Non ! » La panique s'empara d'elle. La réunion de neuf heures allait commencer sans elle. « Ah ! Non, pas ce jour-ci ! Pitié ! ». Ce jour était le seul matin de la semaine où elle ne devait absolument pas être en retard : elle présentait le projet de réorganisation de l'entreprise devant le conseil d'administration. En faisant au plus vite, elle ne serait sans doute pas au bureau avant dix heures. Que faire ? Appeler pour prévenir ! Une fois prête à sortir, elle passerait un coup de fil à la secrétaire du patron pour la prévenir de son retard. Ils pourront inverser l'ordre du jour de la réunion en l'attendant. Mais son boss allait la tuer !

Elle se leva d'un bond et fila dans la salle de bain. L'eau de la douche n'eut pas le temps de chauffer. Tant pis, le froid ça réveille ! Elle poussa un cri quand elle sentit la morsure de l'eau glacée, se savonna en toute hâte et se rinça aussitôt en claquant des dents. Sortie de la douche trois minutes après, elle enfila son peignoir et passa rapidement trois ou quatre coups de brosse dans ses cheveux. Puis elle fonça dans la cuisine pour chercher quelque chose à emporter. Dans le placard au-dessus du four, elle trouva deux petites brioches qu'elle fourra dans son sac avant de retourner en courant dans la chambre. Elle jeta négligemment le peignoir sur le lit puis enfila ses sous-vêtements. Dépareillés ? Tant pis, pas le temps de chercher les deux pièces identiques, personne ne le verra. Elle ouvrit la penderie à la recherche d'un chemisier blanc et un tailleur noir. Trois minutes plus tard, elle enfilait ses escarpins et fonçait se maquiller dans la salle de bain. Elle redessina rapidement les traits de ses sourcils, mis un peu fond de teint sur ses joues, du brun sur ses paupières, du rouge sur ses lèvres, puis finit d'arranger ses cheveux en les tirant en arrière et en les nouant en queue de cheval. « Ça ira comme ça ». Elle prit son sac dans l'entrée, vérifia qu'elle avait ses clés, son badge, sa carte de transport, ses dossiers et sortit comme une furie de son appartement. Elle claqua la porte et dévala les trois étages pour se retrouver enfin dans la rue.

Le ciel était bleu et l'air frais. Le soleil déjà haut, en cette belle matinée de mai, promettait une douce journée. Mais pas pour elle. Elle allait se faire engueuler. Peut-être même virer... Elle courut jusqu'à l'arrêt le plus proche et attendit qu'un bus se présente pour l'emporter jusqu'à la gare. Mais, comme toujours lorsqu'on est pressée, les choses ne se passent pas comme on le voudrait. Elle attendit dix minutes en trépignant, scruta une bonne centaine de fois le bout de la rue pour voir si un bus arrivait, ragea, pesta, regarda sa montre une cinquantaine de fois puis, à bout de patience, entreprit de courir en direction de la gare. Un kilomètre à parcourir, ce n'était pas la mort... Sauf avec des escarpins ! Peut-être arriverait-elle à trouver un conducteur compatissant qui voudrait bien la prendre en stop ? Tantôt courant droit devant elle, tantôt marchant en crabe, la tête tournée vers l'arrière pour voir si un bus arrivait, elle tendait en permanence son pouce en direction des voitures en espérant qu'une bonne âme s'arrête pour la prendre. Mais personne ne la prit. Elle descendit ainsi l'avenue principale jusqu'au centre ville et traversa bon nombre de carrefours en prenant des risques inconsidérés. Elle se faufila entre des voitures en mouvement, traversa sans se soucier de la couleur du feu, manqua de se faire renverser par plusieurs motos, évita de justesse des vélos, et se fit klaxonner de toutes parts. Mais enfin, elle arriva sur la place de la gare. Encore une petite centaine de mètres à parcourir et elle était sur le quai.

Elle pria pour que, ce matin, aucun incident technique, grève surprise ou malaise de voyageur ne vienne perturber son trajet jusqu'à Paris. « Et si le conducteur du train avait la gentillesse de sauter quelques gares en route, je pourrais peut-être rattraper mon retard ? », pensa-t-elle ironiquement. Mais il ne fallait pas compter là-dessus pour la sauver. Elle traversa la place de la gare en toute hâte en slalomant entre les voitures, fonça à travers la gare et stoppa net sur le quai pour regarder l'heure du prochain train. Tous ses espoirs s'effondrèrent en une seconde : la circulation des trains était perturbée par un incident électrique à Paris et l'afficheur n'annonçait pas de retour à la normale avant onze heures. Impossible de savoir quand passerait le prochain train. Tout était contre elle aujourd'hui ! Elle prit son portable et appela la secrétaire du patron pour annoncer qu'elle n'avait pas de train. Elle ne savait pas quand elle arriverait... Elle rappellerait plus tard pour donner des nouvelles. Désespoir. Tout cet empressement pour rien !

Elle fit les cents pas sur le quai, énervée et dégoûtée. Quinze minutes passèrent. L'écran affichait toujours que le train était retardé. Pourtant, cinq minutes plus tard, un train entra en

gare. « Chouette ! » Pensa-t-elle. « Mais il n'est pas annoncé... les informations sont toujours aussi mal gérées ! ». Elle ouvrit une porte et monta dedans. Quelle chance ! Il n'était même pas bondé, on pouvait s'asseoir. C'était inespéré. Elle fit quelques mètres dans l'allée et choisit une banquette vide. Il y avait vraiment peu de monde dans ce wagon ce matin. Étrange ! C'était sans doute à cause de l'heure tardive. Ou, peut-être que les gens étaient au courant des problèmes et avaient pris leurs voitures. Pourquoi ne savait-elle jamais ces choses-là à l'avance elle aussi ? De toute façon, elle n'avait pas de voiture. Un taxi jusqu'à Paris aurait été très couteux car il aurait été bloqué dans les bouchons pendant des heures.

La sonnerie retentit et les portes se fermèrent. Elle souffla. Le train s'ébroua et quitta lentement la gare. Nathalie sortit son agenda et parcouru du regard la journée qui se présentait à elle : 9 heures, réunion du conseil d'administration et présentation de la réorganisation. Je vais être très en retard ! 11 heures, débriefing sur les comptes. Déjeuner vers 13 heures avec le directeur technique. Réunion à 15 heures avec l'équipe de communication pour préparer l'annonce aux actionnaires. 17 heures, préparation de la réunion du lendemain avec le comité d'entreprise. Avec tout cela, elle finirait sans doute vers 19 heures et rentrerait chez elle épuisée vers 21 heures... « si les problèmes techniques sont réglés d'ici ce soir ! ». Un souper seule devant la télé, et puis dodo. Les soirées étaient tristes depuis que Julien était parti. Personne à qui parler, personne avec qui partager les événements de la journée. Personne avec qui se détendre, se réchauffer. Le lit était trop grand et froid. Elle n'avait plus les bras de son homme pour la serrer fort contre lui et la réconforter. Elle essaya de ne pas trop s'apitoyer sur son sort et espérait rencontrer quelqu'un d'autre un de ces jours ! « Vivement le week-end prochain ! » Avec son amie Hélène, elles avaient prévu de se faire un restaurant entre filles, puis d'aller draguer les garçons en boîte. A 32 ans, Nathalie commençait à se sentir un peu vieille pour ce genre de sport, mais Hélène ne tarissait pas d'idées pour égayer leurs soirées de célibataires et tenter de trouver un homme. Elles se mettaient parfois dans des situations « délicates » et ne savaient pas trop bien comment se débarrasser des mecs collants ensuite. Mais elles en rigolaient, plus tard, en y repensant. Heureusement qu'Hélène était là pour la sortir de sa routine ! Avant Julien, Nathalie avait eu deux aventures, mais cela n'avait jamais duré plus de six mois. A chaque fois, elle s'était faite plaquer pour une fille plus jolie, plus cool, plus drôle, plus sexy... Une fille moins coincée et moins stressée, certainement. Et puis, elle avait rencontré Julien chez des amis communs. Cela avait été le coup de foudre. Leur histoire avait duré deux. Elle y avait cru cette fois. Mais il était parti comme les autres. Il trouvait qu'elle passait trop de temps à travailler et se plaignait de ne

jamais la voir. Sa vie sentimentale était un désert. Peut-être parce qu'elle n'y accordait pas assez de place et se consacrait trop à sa carrière.

Cela faisait maintenant douze minutes que le train roulait et il ne s'était arrêté à aucune gare. Nathalie regarda le paysage défiler par la fenêtre. Le train roulait lentement. C'est peut-être pour cela qu'elle avait l'impression que le temps s'étirait à l'infini et qu'il ne s'était pas arrêté à la gare suivante. En fait, il n'avancait pas. « Allons, va plus vite ! », répétait-elle dans sa tête, « Va plus vite, je suis déjà bien assez en retard, ce n'est pas le moment d'en rajouter ! ». Était-elle la seule dans ce train à trépigner d'impatience et à pester contre la SNCF ? Elle regarda les autres gens dans le wagon. Ils étaient tous très calmes. D'ordinaire, il y en avait toujours un pour soupirer, s'énerver, râler ouvertement et partager ses réflexions avec les autres. Mais, ce matin, ils étaient tous tranquilles et semblaient accepter leur sort sans broncher. Certains lisaient, d'autres regardaient droit devant eux, dans le vide, d'autres encore étaient hypnotisés par le paysage qui défilait derrière la vitre. L'un d'entre eux avait la tête entre ses mains et semblaient dormir, un autre, plus loin, avait les yeux fermés et la bouche ouverte, la tête appuyée contre un montant. Nathalie tourna le regard vers sa fenêtre. La gare suivante arriva, mais le train ne s'arrêta pas. Il dépassa le quai et poursuivit sa route sans changer de vitesse. « Tiens ! », se dit-elle, « Finalement, la SNCF a peut-être décidé de sauter quelques gares pour rattraper son retard ? » Elle se réjouit à cette idée. « Si seulement ce train pouvait être direct jusqu'à Paris ! Cela me permettrait peut-être d'arriver avant la fin de la réunion ». Mais il ne fallait pas rêver.

Elle regarda défiler les immeubles et les maisons, dehors, et eut une étrange impression : celle de ne pas reconnaître les lieux qu'elle traversait. Sensation étrange qui peut parfois survenir quand rien ne se déroule normalement. Les choses prennent alors une tournure et un parement inhabituel. Elle se concentra et essaya de reconnaître des éléments du paysage qu'elle voyait tous les jours... Sans succès. Elle ne reconnut rien. Tout était vraiment différent. Elle commença à angoisser. Le train passa devant la gare suivante sans marquer d'arrêt, alors que le quai était bondé de monde. « Quand même ! Ils exagèrent ! Ces gens attendent depuis un moment sur leur quai. Ils pourraient arrêter ce train presque vide et les prendre ! Problème électrique ou pas, ils devraient remplir leur rôle de service public, non ? » Nathalie commença à trouver cela étrange. Pourquoi le conducteur n'annonçait-il rien ? Et personne ne souhaitait descendre du train ? Personne ne s'étonnait ou ne s'inquiétait qu'il passe tout droit ? Ils savaient tous qu'il était direct ? Un court instant elle pensa à ces films-catastrophes dans

lesquels les trains filent à toute allure vers le terminus alors que le conducteur est mort d'une crise cardiaque ou d'un empoisonnement. Elle frissonna, puis écarta très vite cette idée en pensant aux systèmes de sécurité qui arrêtent les trains en cas de malaise du conducteur. Et puis celui-ci ne filait pas ! Il avançait comme une tortue.

Trois, quatre, cinq... une fois la sixième gare dépassée, le train commença à accélérer. Nathalie fut soudain prise de panique : ce n'était pas le trajet habituel. Elle en était certaine maintenant. Normalement, à cet endroit, elle devait passer au-dessus du fleuve puis longer une immense zone de triage. Mais là, il n'y avait ni l'un, ni l'autre. Elle s'était trompée de train ! Cela expliquait pourquoi il ne s'arrêtait pas dans les gares habituelles. Pourtant, tous les trains qui passaient à sa gare, dans ce sens, allaient vers Paris ! Tous sans exception. Les problèmes électriques avaient-ils obligé les régulateurs du trafic à détournés son train sur une autre voie ? Pas où passaient-il ? Elle se calma. Le paysage était bien celui de la banlieue parisienne et l'approche de la capitale densifiait les rues et les habitations.

Le train entra dans un tunnel puis ressortit quelques secondes plus tard. Le paysage avait changé ! Dehors, les grandes barres d'immeubles laissaient petit à petit la place à des pavillons et des jardins. Ils s'éloignaient de Paris ? Quel immense détour faisait donc ce train ? Elle se tourna vers le centre du wagon et demanda d'une voix forte à l'ensemble des passagers :

- Quelqu'un sait-il par où nous passons ? Où nous allons ? Le conducteur a-t-il fait une annonce ?

Mais personne ne répondit. Personne, même, ne se retourna pour la regarder. N'avaient-ils pas entendu ? Elle se leva et se dirigea vers un vieil homme qui lisait son journal :

- Pardon Monsieur, est-ce que vous savez où va ce train ?

L'homme leva à peine les yeux de son journal pour la regarder, puis les rabassa sans dire un mot et hocha la tête. Nathalie fut troublée par le regard vide et triste de cet homme. Pourquoi ne lui avait-il pas répondu ? Était-il muet ? Ou étranger ? Elle voulut lui poser la question mais se ravisa. A coté de lui, une dame d'une quarantaine d'années regardait par la fenêtre.

- Excusez-moi, Madame, vous savez si ce train va à Paris ? Il est prévu qu'il s'arrête quelque part ? Je me suis peut-être trompée...

La dame pivota la tête vers Nathalie et la dévisagea un long moment sans dire un mot. Puis elle lui adressa un petit sourire triste et retourna à sa contemplation du paysage. Nathalie lui prit l'épaule et la secoua :

- Madame ? Vous pourriez me répondre quand je vous parle ! Vous êtes muette ? Qu'est-ce qui se passe ici ?

La femme l'ignora, comme si elle était absorbée par le paysage qui défilait de l'autre côté de la vitre. Nathalie prit peur. Où était-elle donc tombée ? Dans un train de malades mentaux qu'on emmenait dans un asile psychiatrique ? Elle jeta un coup d'œil par la fenêtre : on ne voyait plus que des champs et de bosquets. « Oh non ! On s'éloigne de Paris ! Quelle poisse ! » Maintenant c'était sûr : elle allait vraiment rater la réunion de ce matin. Il devait bien y avoir un contrôleur dans ce train, ou quelqu'un qui encadre ces malades. Il pourrait sans doute la renseigner. Elle prit la direction de l'avant du train et avança dans l'allée centrale en titubant à chaque mouvement d'oscillation du wagon. En progressant, elle regardait les gens assis de part et d'autre sur les banquettes. Ils étaient âgés, pour la plupart. Les cheveux blancs, le teint gris, les yeux vitreux, ils regardaient dans le vide ou bien lisaient des livres dont ils ne tournaient jamais les pages. Un peu plus loin, il y avait une femme avec un jeune garçon. L'enfant, qui devait avoir six ans environ, était assis à côté d'elle et ne bougeait presque pas. Il caressait silencieusement un petit chat recroquevillé sur ses genoux. Sa mère le regardait avec une infinie tristesse. Nathalie s'approcha d'eux et se pencha vers la femme :

- Pardon Madame, vous savez s'il y a un contrôleur dans ce train ? Vous savez de quel côté il pourrait se trouver ?

La femme ne bougea pas. Elle ne leva même pas les yeux pour regarder Nathalie. Le petit garçon resta muet également, mais il leva lentement une main et montra la direction de la tête du train.

- Merci petit ! Dit Nathalie.

Elle reprit sa traversée du train. « Pauvre enfant », pensa-t-elle. « Ces gens ne sont vraiment pas bien ! Même ce gamin. C'est vraiment triste. Ils sont certainement drogués pour rester tranquilles. Pourquoi suis-je montée dans un train de fous ? Le train s'est arrêté à ma gare et je

suis montée dedans par erreur. Ce n'était pas le train que j'attendais. Cela a peut-être été annoncé avant que j'arrive sur le quai ? Bon, se dit-elle, je vais trouver quelqu'un qui les accompagne et il va me dire comment faire pour retourner à Paris. Comment vais-je expliquer cela à mon patron ? Oups ! J'ai failli oublier ! Je dois rappeler la secrétaire pour lui donner de mes nouvelles ! » Elle fouilla dans son sac et sortit son portable. Elle essaya de composer le numéro du bureau mais se rendit compte qu'elle n'avait pas de ligne. Le train roulait en pleine campagne maintenant. « Il n'y a pas de réseau à cet endroit ? Bien ma veine aujourd'hui ! Je ne sais pas ce que mon horoscope m'avait prédit... mais sûrement pas ça ! ». Elle garda son téléphone à la main, pour surveiller quand elle retrouverait des barres, et continua de remonter le train.

Nathalie franchit les portes qui séparaient son wagon du précédent et se retrouva dans une voiture semblable à celle qu'elle venait de quitter. Les gens étaient différents, mais ils avaient tous ce même teint blafard et ce regard absent. Ils étaient immobiles, comme sans vie, et ne semblaient pas remarquer sa présence. Elle ne prit pas la peine de s'adresser à eux, car elle imagina obtenir le même genre de regard vide en guise de réponse. Elle traversa le wagon rapidement, en s'appuyant de temps à autres sur les banquettes pour ne pas tomber, quand le train secouait plus fort. Elle dévisageait les gens pour voir si l'un d'entre eux pouvait être un médecin ou un infirmier. Tous, enfants, adolescents, adultes étaient plongés dans la même léthargie médicamenteuse qui les rendait totalement inertes. Quelle horreur ! Et en même temps quelle chose incroyable : monter dans un train de malades mentaux ! Quand elle racontera ça à Hélène, samedi, elles rigoleront bien. Mais pour le moment, Nathalie ne rigolait pas du tout. Elle cherchait un moyen de descendre de ce train avant et de revenir vers Paris.

Tout en progressant, elle imagina sa rencontre avec un médecin ou un infirmier et s'angoissa : si elle lui racontait qu'elle était montée par erreur dans le train quand il s'était arrêté à sa gare, la croirait-il ? Ne penserait-il pas qu'elle est malade, elle aussi ? La forcerait-il à retourner avec les autres ? Mince ! Elle n'avait pas pensé à cela : comment prouver qu'elle n'était pas folle ? Si elle paraissait trop agitée, lui donnerait-il un sédatif pour la calmer ? Elle pourrait se retrouver à errer, décérébrée, dans les couloirs d'un hôpital psychiatrique de province. On ne la retrouverait jamais ! Elle finirait par devenir folle, elle aussi, au bout d'un certain temps. Elle eut soudainement peur. Elle s'arrêta, ne sachant plus quoi faire. « Tout d'abord garder son calme pour paraître saine d'esprit ! Quelqu'un s'apercevra bien qu'elle n'était pas comme les autres. Il devait bien y avoir une liste des malades transportés ? Oui, c'est cela ! Elle avait

ses papiers d'identité et son nom n'apparaîtra pas sur la liste des malades... Voilà la preuve ! Elle reprit espoir.

Elle traversa le wagon, le wagon suivant, et le suivant encore. A chaque fois, il y avait une dizaine de personnes, immobiles, dans chaque voiture, mais aucun accompagnateur. « C'est dingue, ça ! » pensa-t-elle, puis elle se mit à rire intérieurement : « C'est dingue ! Oui c'est bien vrai ! Totalelement dingue ! Il n'y a pas d'infirmier qui les d'accompagne ? Et si ces gens se mettaient à hurler ou à se battre ? Qui les arrêterait ? Qui les séparerait ? On ne laisse pas ainsi des malades sans surveillance ! ». Ce n'était pas normal. Elle s'apprêta à passer dans le wagon suivant, quand une main se posa sur son épaule et l'arrêta. Une voix d'homme, calme et douce, provenant de derrière, lui demanda :

- Où allez-vous comme ça, Nathalie ?

Elle se figea, le cœur battant. Lentement, elle se retourna vers l'inconnu qui avait sa main sur son épaule. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, un mètre quatre-vingt environ, mince mais musclé. Ce qui frappa Nathalie ce fut sa très grande beauté : une peau lisse, parfaite et très claire, il était totalement imberbe. Il avait des cheveux gris coupés courts, en brosse, et des yeux bleus très clairs, pénétrants, qui donnaient l'impression de mettre votre âme à nu quand il vous regardait. Il portait un costume anthracite, une chemise blanche et une cravate bleue assortie à ses yeux. Il arborait un sourire radieux, tout à la fois enfantin et plein de compassion.

- Co...Comment connaissez-vous mon prénom ? Demanda-elle, interloquée.

- Je connais le nom et le prénom de chaque personne dans ce train. C'est normal, c'est mon travail.

- Votre travail ? Qui êtes-vous ? Où va ce train ? Je dois me rendre à Paris, j'ai une réunion importante, je dois descendre au plus vite...

- Calmez-vous, Nathalie ! Tout va très bien se passer...

- Pardon ? Ah, non, non, vous n'y êtes pas du tout ! Je ne suis pas folle ! Tout se passe mal, au contraire : je suis montée dans ce train par erreur quand il s'est arrêté à ma gare. Je croyais prendre le train pour Paris. Je me suis retrouvée avec tous ces malades, mais je ne suis pas avec eux. J'ai un rendez-vous urgent au bureau et je voudrais savoir comment descendre de ce train pour repartir vers Paris. Vous comprenez ?

- Oui, je comprends. Venez vous asseoir avec moi sur la banquette et calmez-vous.
- Mais je ne veux pas m'asseoir ! Je veux descendre de ce train, je dois aller à Paris...
- Le train ne s'est pas arrêté par erreur, Nathalie. Il s'est arrêté pour vous ! Nous ne faisons jamais d'erreur...

Nathalie sentit ses jambes défaillir et sa tête tourner. Des frissons et des sueurs froides envahirent tout son corps. Elle s'assit sur la banquette la plus proche. Il la prenait pour une folle... ou bien il était fou, lui aussi. Oui, c'est cela ! C'est un des malades ! Mais comment connaissait-il son prénom ? L'homme s'assit sur la banquette en face d'elle et se pencha pour prendre ses mains, mais elle recula et maintint une certaine distance entre eux

- Pardon, dit-il, Je ne voulais pas vous effrayer. Je m'appelle Barthélémy, j'accompagne ces gens.
- Vous me croyez folle, comme eux, n'est-ce pas ?
- Non. Personne n'est fou ici. Nous faisons tous le même voyage, c'est tout !
- Ah... Je vois...

Il est timbré aussi, pensa-t-elle. Comment s'en dépêtrer ? Comment trouver un infirmier sans l'énerver, sans qu'il la poursuive et l'agresse ? Elle osa une question :

- Barthélémy ? Savez-vous où je pourrais trouver un docteur ou un infirmier dans ce train ?
- Il y en a un dans le wagon suivant, mais vous n'en n'avez pas besoin !
- Seriez-vous assez gentil pour m'accompagner jusqu'à ce docteur ? Je ne me sens pas très bien.
- Il n'y a pas de raison de vous inquiéter, Nathalie... Vous avez la tête qui tourne, des sueurs froides, vous vous sentez perdue, mais cela va passer... Tout ira bien !
- S'il vous plait, Barthélémy ! Je voudrais voir ce médecin ! Dit-elle, en appuyant sur chacun des mots. Puis, d'une voix plus douce : vous voudriez bien m'accompagner jusqu'à lui ? S'il vous plait ?
- Bon. Si vous y tenez...

Ils se levèrent. Barthélémy passa devant et elle resta à quelques pas derrière lui. Ils entrèrent dans la voiture suivante et s'arrêtèrent à côté d'un homme d'une soixantaine d'années qui lisait une revue médicale.

- Voici le Docteur Cottard ! Dit Barthélémy, en désignant le passager assis sur la banquette.

Nathalie regarda alternativement le vieil homme immobile et Barthelemy. Elle se dit qu'elle ne s'en sortirait pas. Ils étaient tous fous dans ce train. Il fallait qu'elle trouve un infirmier ou un docteur, un vrai, et très vite !

- Maintenant que nous avons vu le docteur de ce train, voulez-vous vous asseoir et parler avec moi quelques instants ?

- Ne le prenez pas mal, Barthélémy, mais je n'ai aucune envie de m'asseoir et de parler avec vous. Je voudrais voir un contrôleur ou un agent de train, ou encore un infirmier qui encadre ces personnes. Je voudrais descendre de ce train et en prendre un autre pour Paris ! Je dois aller à mon travail. On m'attend ! Vous comprenez ?

- Je comprends, Nathalie... mais il faut que vous acceptiez que plus personne ne vous attend désormais. Asseyez-vous en face de moi. Je ne veux pas vous faire de mal. Je veux juste vous rassurer, vous aider à comprendre ce qui vous arrive et passer ce cap délicat...

- Alors rassurez-moi, ou aidez-moi, en m'emmenant voir un contrôleur !

- Mais il n'y en a pas !

- Un infirmier alors ?

- Euh... Je crois qu'il n'y en pas non plus, aujourd'hui.

- Le conducteur du train alors ? Il y a bien un conducteur ?

- Oui... mais on ne peut pas le joindre, ni le déranger ! Il est dans sa locomotive. Calmez-vous Nathalie et repensez à ce que vous avez fait ce matin avant d'arriver à la gare.

- Comment ça ? Je ne comprends pas...

- Rappelez-vous ! Que s'est-il passé avant que vous ne montiez dans ce train ?

- Ce qui s'est-il passé ?

Elle ne voyait pas où l'homme voulait en venir. Que voulait-il lui faire dire ? Elle discutait avec un fou et ne voyait pas où cela pouvait la mener. Il était peut-être violent si on l'excitait, elle devait être prudente. Elle vit la porte au bout du wagon et eut une idée : si elle se levait et courait à toute allure dans la voiture suivante, peut-être arriverait-elle à le semer et à trouver quelqu'un sain d'esprit plus loin ?

Elle mit son plan à exécution. Elle se leva d'un coup, courut et franchit la porte qui séparaient les deux wagons. Elle regarda en arrière, dans la voiture précédente, et vit Barthélémy, toujours assis à sa place, qui l'observait avec étonnement. Rassurée, elle verrouilla la porte et avança tranquillement dans cette nouvelle voiture à la recherche d'une personne qui pourrait l'aider. Un peu plus loin devant, Barthélémy était assis sur une banquette et lui souriait. Il se leva et tendit les mains vers elle pour qu'elle approche.

- Comment avez-vous fait ? Vous êtes bien resté dans l'autre wagon ! Je vous ai vu... Je ne comprends plus... Je suis donc folle moi aussi ?
- Asseyez-vous et parlons, s'il vous plaît.
- Je suis folle, c'est ça ? Je suis comme tous ces gens, j'ai perdu la raison ?
- Calmez-vous, Nathalie ! Vous savez très bien ce qui s'est passé. Il faut que vous l'acceptiez maintenant. C'est ainsi pour vous, comme pour toutes ces personnes.
- Je vous répète que je ne fais pas partie de ce convoi ! Ah... C'est inutile de parler avec vous, vous ne pouvez pas me comprendre, vous êtes comme eux !
- Croyez-vous ?
- Autrement, que feriez-vous ici ?
- J'accompagne tout simplement ces hommes et ces femmes pour leur dernier voyage. Je les aide à accepter leur sort et à voyager paisiblement.
- Dernier voyage ? Ils vont... mourir ? Vous n'allez quand même pas les tuer ? Non, ce n'est pas possible, on ne fait pas cela aux malades, pas en France. Dites-moi que je rêve... Mais oui ! C'est ça ! Je rêve ! Mon réveil n'a pas encore sonné... Bien entendu... Je dors encore et je rêve ! Ah, ah, ah ! Je vais bientôt me réveiller et je serai à l'heure pour aller à ma réunion ! Tout cela n'est qu'un cauchemar que je suis en train de faire. Je suis tellement stressée par la présentation devant ma direction que j'imagine être en retard, coincée ici ! Ouf... Bon... Maintenant ça serait bien que je me réveille et que je sorte de ce cauchemar !

- Mais non, Nathalie, ce n'est pas un cauchemar. Et vous n'allez pas vous réveiller. C'est la réalité. Vous êtes vraiment ici, et vous faites ce voyage avec nous.

Nathalie se sentit défaillir. Elle ressentit un froid glacial l'envahir. Était-ce par ce qu'elle savait que Barthélémy disait vrai, qu'elle faisait réellement partie de ce train ? Ou bien était-ce le froid qui régnait dans ce wagon ? Car il lui semblait que la température avait nettement baissé dans le train, même si on était en mai et qu'il faisait beau. Elle tremblait maintenant de tout son corps. Effectivement, ce n'était pas un rêve. Tout ceci était réel, aussi réel que son appartement, son réveil en retard ce matin et sa course folle jusqu'à la gare. Bien plus réel, même ! Comment décrire ce sentiment étrange ? Le sentiment que toute sa vie n'avait été qu'un rêve et que cet instant, maintenant, était plus réel, plus vrai. Elle ne comprenait pas ce qu'il se passait, mais elle savait qu'elle ne pourrait plus jamais quitter ce train, désormais.

Était-elle réellement folle ? Tout se mélangeait dans sa tête : rêve, réalité, passé, présent. Avait-elle rêvé sa vie de femme active ? Avait-elle imaginé son enfance, son adolescence, ses amours, ses amis, son job ? Il lui semblait qu'elle était parfaitement réveillée, à cet instant, et que toute sa vie n'avait été qu'un film qui redéfilait à présent en accéléré. La réalité avait étrangement basculé dans l'irréalité depuis qu'elle était montée dans ce train. Elle ne savait plus où elle en était et tous ces gens qui la regardaient et lui souriaient à présent lui faisaient peur. Le froid commençait à envahir l'extrémité de ses membres. Elle ne pouvait plus les bouger. Malgré la peur et le stress, son cœur ralentit. Elle sentait ses pulsations s'affaiblir. Sa vue commença à se brouiller et sa tête lui fit horriblement mal. Qu'est-ce qu'il lui arrivait ? Avait-elle été droguée ? Oui, c'était ça ! Barthélémy lui avait sans doute fait une pique avec un calmant. Elle ne s'était rendu compte de rien. Elle essaya de se lever, mais ne répondit pas.

Barthélémy posa une main sur sa joue et lui murmura gentiment : « N'ayez pas peur... Tout va bien... Vous n'aurez pas mal... Vous êtes des nôtres maintenant... »

« Je n'aurai pas mal ? Je suis des vôtres ? Mais qu'est-ce que cela veut dire ? Qu'est-ce que vous m'avez fait ? » Elle voulut lui poser ces questions mais sa bouche ne s'ouvrit pas. Elle était paralysée. Nathalie paniqua. Elle ne voulait pas devenir comme tous ces passagers : des zombies, inertes, abrutis par des médicaments. Elle n'était pas folle ! Elle essaya d'hurler, de se débattre mais son corps ne répondit pas. Il était totalement engourdi, glacé. Alors elle aperçut les gens dans le wagon qui se levaient les uns après les autres et venaient vers elle en

souriant. « Je fais vraiment partie du voyage, maintenant. Je suis avec eux ». Cette pensée terrifia Nathalie. Elle ne voulait pas ! Elle était saine d'esprit, en bonne santé, c'était juste le médicament qu'elle avait reçu qui la paralysait.

Le train ralentit et aborda un virage très serré. Le wagon s'inclina sur la droite. Nathalie jeta un dernier coup d'œil au paysage. Il avait totalement changé ! Depuis quand ? Elle ne le savait pas. Dehors il y avait des montagnes et des sapins à présent. La vallée dans laquelle roulait le train baignait dans une lumière aveuglante. Sans doute l'effet du médicament. Nathalie reconnut cette vallée : « C'est celle où j'ai passé une partie de mon enfance, avec mes parents ». Paris était à des centaines de kilomètres. Il ne lui avait pas semblé que le trajet avait été si long. L'effet du tranquillisant ? Est-ce qu'on lui avait administré très tôt ? Peu de temps après être montée dans le train ? Ou même avant ? Elle n'en savait plus rien. Tout s'embrouillait dans sa tête. Elle était de plus en plus engourdie et sentait son corps devenir dur comme du bois. Seule sa tête semblait continuer à fonctionner, mais elle avait le sentiment de se vider peu à peu de son âme.

Un coup de trombe retentit. Tous les visages se tournèrent vers les fenêtres et le train entra dans un tunnel très sombre. Nathalie fut surprise par l'obscurité qui envahit d'un coup le wagon. Le conducteur avait-il oublié d'allumer les lumières. L'obscurité était totale, profonde. Elle ne voyait plus les gens, ni Barthélémy qui était pourtant juste en face d'elle. Le bruit du train se fit de plus en plus sourd et de plus en plus distant. Comme s'il s'éloignait d'elle. Il finit par disparaître totalement. Tout devint silencieux et paisible. Il n'y avait plus aucun bruit, plus aucun mouvement, tout était figé dans l'immensité de la nuit. Était-ce l'effet du tranquillisant ? Dormait-elle ? Ou bien le train s'était-il arrêté dans le tunnel ? Elle n'en avait aucune idée. Le silence était absolu, comme l'obscurité. A présent, elle ne sentait plus son corps. Elle n'entendait plus battre son cœur et ne percevait plus sa respiration. Elle flottait dans l'éternité silencieuse.

Deux voix lui parvinrent, pourtant, du fin fond de la nuit. Elles étaient distantes. Elle ne les entendait pas réellement. C'était comme si le son arrivait directement à son cerveau sans passer par ses oreilles. Les voix discutaient. Ce qu'elles disaient n'était pas très clair, ni très distinct. Pourtant, Nathalie avait l'impression qu'elles parlaient d'elle. C'étaient deux hommes. Des secours ? Oui, enfin ! Pensa-t-elle. Ils sont venus pour me sauver ! Elle voulut leur crier « Aidez-moi ! Je suis ici, je ne peux plus bouger. Sortez-moi de là... » Mais aucun

son ne sortit de sa bouche. Son corps n'existait plus. Elle n'était qu'une âme flottant dans l'obscurité sans limite. Elle se concentra sur ces voix. Elle essaya de comprendre ce qu'elles disaient. Soudain, l'espace d'un instant, leurs paroles devinrent claires et intelligibles :

- Pauvre fille ! Si jeune et si mignonne ! Quel gâchis ! Quelqu'un a vu ce qu'il s'est passé ?
- Un témoin a dit qu'elle s'est précipitée vers la gare pour attraper son train. Elle a traversé la place comme une folle et n'a pas vu arriver le bus. Il n'a pas pu freiner. Elle l'a pris de plein fouet. Sa tête a cogné contre le pare-brise puis elle est passée en dessous. Les pompiers ont fait vite. Ils sont arrivés dix minutes après. Son cœur battait encore mais elle baignait dans une marre de sang. Son crane est fracassé. Son cœur s'est arrêté il y a quelques instants. On a tout tenté pour la ranimer mais il n'y avait rien à faire.
- C'est vraiment moche ! Bon, allez les gars, on l'embarque. Prenez son sac, ses papiers et donnez-les à la police. Qu'ils trouvent si elle a de la famille à prévenir...

Le Prince des Rêves